

La revue des mondes imaginaires

BIPPOST

N°92



THEODORE
STURGEON

le trop humain

Sommaire

► Interstyles

Tandy et le brownie	6
Theodore STURGEON	
Brumes fantômes	30
Thierry DI ROLLO	
Aux portes de Lanvil	46
Michael ROCH	
L'Homme qui a perdu la mer	56
Theodore STURGEON	

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers	70
Le coin des revues, <i>par Thomas Day</i>	104
Paroles de bibliothécaires : Aurore Yronدى & Dominique Duval <i>par Erwann Perchoc</i>	108

AU TRAVERS DU PRISME : THEODORE STURGEON

Le théâtre d'une vie, <i>par Francis Valéry</i>	112
Theodore Sturgeon, conteur, <i>par Paul Williams</i>	127
Le splendide aliéné <i>par Gérard Klein</i>	143
La forme courte : l'essence de l'art <i>par Philippe Boulier</i>	150
Les songes superbes : un guide de lecture sturgeonien	163
Bibliographie des œuvres de Theodore Sturgeon, <i>par Alain Sprauel</i>	169

SCIENTIFICTION

L'astrolinguistique : pour éclairer la forêt sombre, <i>par Frédéric Landragin & Roland Lehoucq</i>	184
--	-----

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

Paroles de Nornes : pour quelques news de plus, <i>par Org</i>	192
Prix des lecteurs : appel au vote	194

Editorial

.....

Je me souviens. Ce devait être en décembre. Il faisait un temps de chien. On avait rendez-vous dans un restaurant du Cinquième dont le nom m'échappe ; je suis arrivé avant lui. Il était trempé quand il est entré. Vêtu de cuir des pieds à la tête, futsal et veste ; un vrai cauchemar de vègan. Tout en noir ; jusqu'aux bagoues ou presque.

La classe à Dallas. Ça a duré. Plus de trois heures, facile. Ça partait dans tous les sens. Il m'entreprenait sans cesse sur Lucius Shepard parce qu'il fallait le publier davantage, ce qu'il comptait bien faire, non seulement parce que ses textes étaient formidables, mais aussi parce que l'auteur se trouvait dans une dèche financière terrible et avait de gros soucis de santé... On buvait comme des trous. On tapait du cigare en sifflant du XO à jet continu. Il était lancé dans des projets de dingue pour sa nouvelle collec' chez Flammarion. Des intégrales « raisonnées », comme il disait, mais hallucinantes. Après Harlan Ellison, c'était au tour des nouvelles de Silverberg.

Et il avait un autre truc dans le collimateur. Une autre collection de pavés : celle de Theodore Sturgeon. Cinq gros volumes, réunis par Joëlle Wintrebert et René Beaulieu, je crois me souvenir. Il était à fond, le sourire carnassier, le regard aiguisé comme un fer de lance. Et avec son bouc gris et ses cheveux poivre et sel, j'avais parfois le sentiment que c'était Sturgeon lui-même qui me parlait. On a quitté le resto tous les deux. Dehors, le ciel était sombre, aussi noir que je l'étais moi-même, sans doute. Je l'ignorais, bien entendu, mais je ne reverrais jamais Jacques Chambon.

En tête-à-tête, tout du moins. Il est mort moins d'une année après ces agapes, et avec lui le projet d'intégrale raisonnée des nouvelles de Sturgeon. Et de fait, quinze ans plus tard ou presque, alors que 2018 marque le centenaire de la naissance de l'auteur, que ce dernier doit bénéficier de quelques tables rondes aux prochaines

Utopiales (avec, en guest-star, l'une de ses filles, Noël, évoquée plus avant dans « Tandy et le brownie » au sommaire des fictions du présent numéro), on ne peut que déplorer le quasi-désert éditorial qui, en France, entoure l'œuvre sturgeonienne. C'est bien simple, et notre collaborateur Philippe Boulier le souligne plus avant dans nos pages : le dernier recueil inédit de Sturgeon publié en France remonte à... trente-sept ans. Un chiffre qui donne le vertige. Bien entendu, cela n'a pas empêché

J'ai Lu de régulièrement rééditer **Cristal qui songe** (avec, en mai dernier, une traduction révisée par Pierre-Paul Durastanti — enfin !) et **Les plus qu'humains** (dont on annonce également une traduction révisée sous peu), les deux romans phares de l'auteur — qui fut avant tout un novelliste, rappelons-le, à l'instar de quantité de géants du domaine ; d'ailleurs, **Les Plus qu'humains** n'est rien d'autre qu'un recueil « déguisé ». En 2005, le regretté Jacques Goimard fit aussi paraître, chez Omnibus, un fort volume sobrement intitulé : **Theodore Sturgeon, romans et nouvelles** (1150 pages qui réunissaient les deux romans précités, vingt-neuf nouvelles imparables, et « Argyll », une autobiographie inédite d'une cinquantaine de pages), volume depuis épuisé. Enfin, il y eut la louable tentative des Belles Lettres qui, au tournant des années 2000, dans la défunte collection « Le Cabinet noir », rééditèrent trois recueils de l'auteur (**La Sorcière du marais**, **L'Homme qui a perdu la mer** et **Les Enfants de Sturgeon** — sous le titre **Le Professeur et l'ours en peluche**, pour ce dernier) ; une aventure sans lendemain ni le moindre inédit.

Et puis... c'est tout. On le répète ici à l'envi : la SF — le genre et ses auteurs — a besoin de champions, de hérauts. Dans les années 70 et 80, ils s'appelaient Alain Dorémieux et Marianne Leconte, Marianne, qui, en l'espace de quatre ans

Isirotib3

(1977-1981) fit paraître rien moins que cinq recueils de notre auteur... Où sont aujourd'hui les hérauts de Sturgeon ? Qui sont-ils ? C'est bien simple, en ce centenaire, en dehors du marché de l'occasion, seuls trois livres signés Sturgeon sont disponibles (les deux classiques déjà évoqués, chez J'ai Lu, et **Un peu de ton sang**, chez « Folio SF »). Point barre. « *Je laisse mon sang sur la machine à écrire. C'est très long, très lent, très difficile.* » L'œuvre de Sturgeon, pour humaniste et lumineuse qu'elle soit, est née dans la douleur, dans l'angoisse, par-delà le blocage total, souvent. Il ne nous en a pas moins légué plus de deux cents récits, dont quelques-uns des plus importants chefs-d'œuvre du genre. C'est la responsabilité de chacun de les faire circuler et de les rendre disponibles. À commencer par les éditeurs poche, dont il serait bon qu'ils s'attellent à l'aspect éditorial de leur boulot et lèvent un brin les yeux de leurs relevés de chiffres de vente. Heureusement, il en est tout de même quelques-uns à se retrousser les manches. Pas les éditeurs poche, non. Les indépendants, comme souvent. Voire les bénévoles. À savoir ici l'association lorraine Forum des Débats, présidée par la traductrice Florence Dolisi, qui s'apprête à publier **Theodore Sturgeon, le plus qu'auteur**, soit un beau livre richement illustré (un « mook », diraient les hipsters parigots) réunissant tout un tas de contributions, des interviews de Noel Sturgeon, Philippe Hupp, Bertrand Tavernier (!) ou encore Marianne Leconte, justement, ainsi que diverses études signées par tout un tas de gens de bonne compagnie, dont Jérôme Didelot, qui semble être le grand ordonnateur du projet. Aucune fiction, donc, mais une bien belle idée néanmoins, qui s'appuie par ailleurs sur la logistique des éditions ActusF, ce qui devrait assurer une véritable diffusion à cette somme. Ouf... À deux, on se sent moins seul à hurler dans le désert.

« *La meilleure façon de vous donner mon avis sur les nouvelles de Theodore Sturgeon serait de vous expliquer avec quel vif intérêt, en 1940, j'en ai sorti les entrailles pour voir comment ils fonctionnaient. À cette époque, j'avais vingt ans, je n'avais encore vendu aucune histoire et j'étais avide de découvrir les secrets immenses des auteurs à succès. Depuis lors, j'ai considéré Sturgeon avec une jalousie secrète et tenace.* »

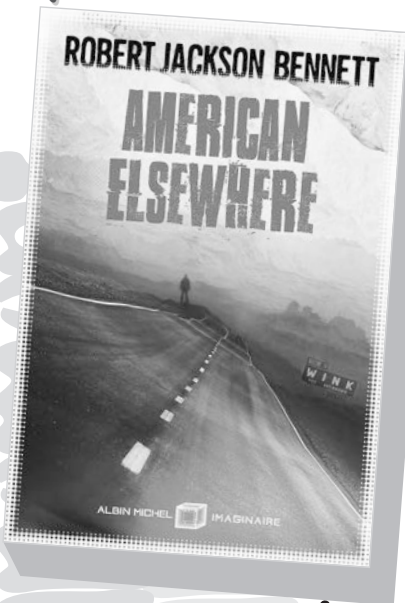
Ces quelques mots, nous les devons à un certain Ray Bradbury...

Jacques, où es-tu, bordel !?

Olivier Girard



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez **AMERICAN ELSEWHERE**, soit 780 pages d'un roman weird déjanté, un cadeau de 29 euros offert par les éditions Albin Michel !



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°93 ; je reçois gratos le bouquin de **Robert Jackson Bennett**, parce que le freak show, c'est mon dada, et c'est rien d'le dire...

Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, je pleure des larmes de sang depuis trop longtemps. Aussi je m'abonne à compter du n°93, je reçois gratos le monstre de **Robert Jackson Bennett** et je me mets à flipper. Je joins un chèque de 45 € plus 7 € pour les frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, sans omettre de vous renvoyer le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (c'est la fête, vous êtes beaux : je cours dans les maïs avec pour seul vêtement un masque à tête d'éléphant !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Béliat'

50 rue du Clos

77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°93, le 25 janvier 2019.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



*Thierry Di Rollo
Michael Roch
Theodore Sturgeon*

.....

Theodore STURGEON

Au début des années soixante, quand il rédige cette histoire, Theodore Sturgeon est un jeune quarantenaire. Il a publié une centaine de nouvelles, ses deux premiers romans, **Cristal qui songe** (1950) et **Les plus qu'humains** (1953) — deux chefs-d'œuvre — sont déjà parus. À titre personnel, Sturgeon, véritable ascenseur affectif, a connu quelques hauts et pas mal de bas. Il est dans son troisième mariage (le dernier, même s'il ne finira pas ses jours avec Marion McGahan), union de laquelle sont nés quatre enfants (auxquels s'ajoutent les deux qu'il a eus avec Dorothe Fillingame dix ans plus tôt — il en aura sept au total...). Diverses périodes de blocages ont déjà émaillé sa carrière littéraire ; il est de ces auteurs qui n'écrivent jamais tant que quand ils sont heureux, et d'abord en amour... L'enfance occupe une place particulière dans l'œuvre de Sturgeon. La présente nouvelle en est la parfaite illustration. À ceci près qu'il s'agit ici des propres enfants de l'auteur, le quatuor né de son union avec Marion McGahan. L'idée initiale de Sturgeon était de consacrer un texte à chacun de ses enfants — ici Tandy, bien entendu. S'il ne mena pas le projet à son terme, il nous reste néanmoins ce très beau récit teinté d'autobiographie, une rareté publiée une seule fois en France (en décembre 1964, dans le numéro 8 de la revue *Galaxie* alors dirigée par Alain Dorémieux), et qui constitue, nous semble-t-il, une ouverture de dossier idéale.

Tandy et le Brownie
Theodore Sturgeon,



CECI EST L'HISTOIRE de Tandy. Mais d'abord, permettez-moi de vous fournir les liens d'une chaîne : l'éternuement au cap Canaveral ; le dégazeur défectueux ; la Condition errante ; l'analogie de l'accident du Sahara ; Hawaï et le satellite perdu ; et l'analogie des profits partagés. Aucune solution de continuité là-dedans, et cette série n'est pas plus remarquable qu'une autre. Elles sont toutes remarquables.

S'il s'agissait de votre propre histoire, elle pourrait se composer d'une autre chaîne — par exemple : une lettre jamais postée, une boucle de galoche rompue, le souvenir mélancolique d'une paire d'yeux violets, la théorie malthusienne et un strudel au fromage. Mais il s'agit de l'histoire de Tandy.

Nous commençons donc par l'éternuement au cap Canaveral, dont l'auteur, un homme en blouse blanche, aux gants stérilisés, dans un laboratoire aseptique, allait soulever une sphère de 58 cm de diamètre, couverte d'une couche d'or, pour la placer dans son ultime enveloppe. Comme il ne disposait pas d'une troisième main à l'époque, il n'a pu se couvrir la bouche à temps. À vos souhaits !

Et maintenant venons-en à l'histoire de Tandy.

Robin, le frère de Tandy, fut fils unique les deux premières années de sa vie et jamais il ne s'en remit. Noëlle, sa sœur, naquit au moment où Tandy franchissait ce grand pas dans la conscience qu'on appelle les Trois Ans. Timothy, l'autre frère, ne devait venir que plus tard. D'ailleurs, il n'est pas concerné. (Ceci est l'histoire de Tandy.)

Lorsque Tandy eut cinq ans, il devint clair pour elle que Robin, l'aîné, était plus grand, plus fort, plus savant et plus malin (ce n'était pas le cas, mais elle n'avait pas encore eu le temps de s'en apercevoir), et qu'il pouvait la persécuter à son gré jusqu'à la faire crier au secours — en d'autres termes, qu'elle était écrasée par une attaque venant d'en haut — tandis que sa sœur cadette au contraire creusait le sol sous ses pas. Noëlle, inexplicablement, faisait la joie de tout le monde, même de Robin, car c'était un délicieux petit bout de femme. Mais sa venue draina nécessairement une grande partie de l'attention parentale jadis dévolue à Tandy. Celle-ci perdit au foyer la position prédominante de bébé, sans pour autant se hausser à l'altitude de Robin, en tant que premier-né. La chose lui semblait injuste. C'est pourquoi elle réagit dans la mesure de ses moyens. Elle appela au secours.

Ce n'était pas là un cri banal, si un cri banal peut se définir comme une ponctuation, une explosion ou l'indice d'un changement d'habitudes. Il y avait des moments où ce n'était rien de tout ça, hormis du point de vue figuratif et virtuel. C'était par moments un gémissement — mais un gémissement hautement spécialisé, pas très puissant quoique perçant, qui pouvait surgir dans sa voix deux fois par phrase. D'autres fois, c'était une façon



spéciale de demander quelque chose, de le demander encore et encore, si bien qu'il lui était impossible d'entendre le « oui » et de discerner le moment où il se transformait en un « non » furibond. En d'autres occasions, ça se manifestait par l'apparition instantanée de larmes accompagnées de la grimace significative, là où un autre enfant n'aurait usé que de l'emphase la plus modérée : « *c'est mardi* que je portais ma robe bleue, pas lundi », et la disparition non moins instantanée des larmes (sans doute encore plus déroutante). Ou encore la sourde oreille, complète, totale, imperturbable, à un ordre répété trois, quatre, cinq fois, avec en conclusion un hurlement à faire dresser les cheveux sur la tête : « J'ai entendu ! »

Tandy avait, en un mot, un talent proche du génie pour mettre les nerfs à vif.

Cela établi, il n'est que justice de reconnaître que c'était une fillette adorée et d'ailleurs adorable. Ses parents prenaient au sérieux la tâche d'élever leurs enfants. Et les raisons qui (beaucoup plus qu'un penchant naturel) poussaient celle-ci à se montrer insupportable étaient bien connues d'eux. Tandy, avec ses longs cils, son petit corps souple, ses cheveux couleur de miel, les taches de rousseur qui éclaboussaient d'or son petit nez parfait, était une enfant affectueuse, et ses parents l'aimaient et le lui montraient bien souvent.

Ce qui n'affectait pas le moins du monde sa position d'enfant numéro deux, son dégoût pour ce rôle, ses appels au secours, son besoin exigeant d'amour, les frictions qui étaient une forme de guerre permanente.

Il y avait des moments où elle s'entendait merveilleusement avec Robin, toutes différences d'âge abolies. Et, bien entendu, presque tout le monde pouvait s'accorder avec l'engageante Noëlle. Mais ces moments étaient plus ardemment désirés que fréquents. Lorsqu'ils se produisaient, les parents les accueillait avec le soulagement qu'on devine. Cela nous rappelle l'histoire de cette dame dont les enfants ne cessaient jamais de se battre. Un matin, silence inaccoutumé. « Que faites-vous, les enfants ? » demande-t-elle, déjà inquiète. De la véranda, lui parvient une petite voix : « On brûle les papiers qui entourent les lames de rasoir avec des allumettes. » « Très bien, continuez, dit-elle, mais surtout, ne vous battez pas... »

En ces occasions, les enfants pouvaient donc presque tout se permettre et les occupations de Tandy se déroulaient solitaires, à l'écart des grandes personnes.

Pas au point, toutefois, d'en être complètement isolées.

Sa solitude étant ainsi fort peuplée, elle aimait observer de l'extérieur ce qui se passait à l'intérieur, ou vice versa, mais en aucun cas n'acceptait de participer aux activités du groupe. Lorsque la population enfantine du voisinage se rassemblait sur la pelouse pour jouer à cache-cache ou à la balle



au pied, on voyait Tandy quarante pas plus loin, accroupie près de l'allée et fort occupée à confectionner un pâté de terre qu'elle décorait de galets et de brindilles ; à moins qu'elle ne soutienne une discussion animée avec sa poupée Luby (que celle-ci soit là ou non), auquel cas elle murmurait, marmonnait avec des timbres de voix différents, accompagnant le tout de mimiques et de révérences diverses. Tandy était douée d'une superbe élocution. Elle possédait cette qualité depuis toujours et ses intonations et son vocabulaire étaient par trop évolués pour conserver un charme enfantin. Par moments, elle prononçait des phrases déconcertantes ; c'est ainsi que son père l'entendit un jour s'exclamer, en s'adressant à un plant de pivoines : « *Seriez-vous hypnotisées, par hasard ?* », imitant à merveille son intonation à lui. Il arrivait que ces performances, en marge de l'activité des autres petits, attirent particulièrement l'attention. Elle possédait une habileté surprenante pour une enfant de cinq ans, étant de ces êtres qui, dès leur naissance, peuvent apparemment dessiner d'un seul jet une figure fermée, sans qu'il soit possible de déceler l'endroit où les lignes se joignent, ou peuvent entasser des cubes dont la structure paraît toujours logique et même fonctionnelle (selon, du moins, la fantaisie du moment). Elle pouvait organiser de curieuses galeries, avec, disons, six rangées parfaitement alignées de feuilles rouges d'érable japonais et de fleurs de jasmin roses, alternant sur la pelouse, devant lesquelles elle prenait une posture sévère, murmurant des paroles indistinctes et braquant une baguette vers l'une ou l'autre de ces personnes fictives. À de tels moments, elle ne semblait absolument pas s'apercevoir de la présence d'une demi-douzaine d'enfants, attirés vers elle comme par un aimant, et qui observaient la scène les yeux ronds. Parfois elle répondait aux questions, parfois non. Il fallait certains jours recourir aux mesures extrêmes, comme de piétiner ses rangées de feuilles et de pétales, ainsi que le fit une fois Robin, avant d'apprendre (à ses dépens, dans le cas présent) qu'elle faisait la classe, que les feuilles étaient des garçons et les fleurs des filles, qu'elle allait dire à maman de jeter le jeu de construction de Robin à la poubelle et bien d'autres choses encore — dont nul ne sut jamais la nature, car, pour l'heure, les cris de fureur de l'enfant étaient inintelligibles.

On installa le dégazeur défectueux près de la base et dans l'enveloppe métallique d'un tube amplificateur, à l'intérieur du circuit télémétrique, au deuxième étage de la grande fusée. Son rôle consistait à absorber les gaz résiduels qui se trouvaient dans le tube, afin d'obtenir un vide plus poussé. Ses défauts venaient d'impuretés à ce point infimes qu'elles ne causèrent aucun ennui avant la douzième heure du compte à rebours. À ce moment-là, les gaz raréfiés commencèrent



à s'ioniser et flop ! à se décharger, pour s'ioniser encore et flop ! se décharger de nouveau.

Pour remplacer le tube, il fallut rétrograder de vingt-quatre heures et reprendre le compte à rebours. Les douze heures supplémentaires permirent au brouillard de l'éternuement de sécher sur la surface d'or de la sphère ; certains bacilles eurent le temps de mourir, d'autres de s'enkyster, et une trace de virus microscopique se transforma en une gelée à la consistance du cuir, quasi-cristalline.

Tandy vivait dans une maison cernée de bois, lesquels, à leur tour, se trouvaient en plein milieu, ou presque, du village. Cet état de choses, fort agréable, était le résultat d'une tradition fermement ancrée chez trois pères, grands-pères et arrière-grands-pères voisins, en vertu de laquelle chacun avait rivalisé d'âpreté, soit pour s'emparer de la terre, soit pour la conserver. Les trois arpents sur lesquels se dressait la maison de Tandy étaient entourés par au moins vingt arpents de bois et de marais appartenant à d'autres ; néanmoins, la maison n'était qu'à dix minutes de marche de la place du village.

Et un beau jour arriva le brownie. D'où venait-il ? De la maison, du jardin, de la pelouse, du marais ou du bois ? Difficile à dire.

C'était un pantin bourré de son, dont l'aspect délavé trahissait le jouet abandonné sous la pluie. Il faisait dans les vingt-cinq centimètres de haut. Son vêtement, ou sa peau (l'enveloppe extérieure était les deux à la fois), allait du caca d'oie au vert marbré. Son nom de « brownie » lui venait de son bonnet en pointe tel un chapeau de lutin, mais le père affirma un jour que sa tête même était pointue. Les bras et les jambes, d'une pièce, sans articulations, ressemblaient à des saucisses sur lesquelles des colonies de lichen auraient élu domicile. Des lambeaux de feutre jaune et rose lui tenaient lieu de mains. Ses pieds, qui auraient pu servir de modèle à un dessinateur humoristique, évoquaient des sacs d'écus déformés par un trop long usage. Quant au visage... eh bien, c'était un visage. Voilà tout. Des disques noirs figuraient les yeux, mais ils étaient tellement passés qu'on aurait été bien en peine de les dire ouverts ou fermés. Un guillemet servait de nez, au-dessous duquel on discernait une ligne qui se relevait sur un coin pour former un sourire et s'abaissait sur l'autre pour former une moue — mais après tout, c'était peut-être une tache.

À la lumière de ce qui suivit, on pourrait croire que l'arrivée du pantin fut la découverte d'une journée, la révélation d'une heure, l'événement que représente un paquet qu'on défait. Mais il n'en fut rien.

Il y avait des semaines, peut-être des mois, que le brownie traînait çà et là. Chacun l'avait vu, et chassé de son chemin d'un coup de botte ; il avait donné aux parents l'occasion de soupirer : « Il faudra bien se débarrasser



de tout ce bric-à-brac... » Robin, un jour, creusa une tombe pour un chat et, au moment de procéder à la cérémonie funèbre, fut incapable de retrouver le défunt, aussi ce fut le brownie qu'il enterra. Une nuit, Noëlle l'avait emporté dans son lit, mais sa mère avait profité de son sommeil pour le jeter par la fenêtre. Il entra dans la même catégorie que la voiture de poupée toute tordue mais pas complètement cassée, le petit moteur électrique auquel il manquait un balai, la girafe ayant un urgent besoin d'une paire d'oreilles neuves. Et c'est ainsi que le brownie tissa sa trame incertaine dans la tapisserie des jours, en équilibre instable sur la limite qui séparait le monde des jouets de la boîte à ordures.

À quel moment Tandy avait-elle commencé à s'intéresser au brownie ? Impossible de le dire. D'ailleurs, sa passion pour le pantin était déjà totale qu'on l'avait à peine remarquée. Tandy était... tenez, prenez la chenille, par exemple. Un jour, à l'âge de quatre ans, elle découvrit une chenille. Elle la plaça dans une petite boîte de conserves, la baptisa « Freddy », lui donna à boire et à manger et poussa même la sollicitude jusqu'à disposer sur elle une couverture de poupée pour la protéger du froid durant la nuit. Au cours de la seconde nuit, elle s'éveilla en pleurant, réclama Freddy à grands cris et n'eut de cesse qu'on ne lui apporte la boîte de conserves avec son petit pensionnaire à l'intérieur. Sa grand-mère, présente à l'époque, déclara avec sagesse : « Cette enfant a besoin d'un animal familier ! » et chacun de hocher la tête et d'émettre des suggestions. Le lendemain matin, Tandy déposa Freddy sur les dalles devant la maison, « pour lui permettre d'aller se promener ». La chenille alla se promener. Pour toujours.

Pendant une demi-journée, on marcha autour de Tandy sur la pointe des pieds, comme si l'enfant était pleine de fulminate de mercure et avait déjeuné de dynamite.

Non seulement elle ne demanda pas de nouvelles de Freddy, mais elle n'en parla plus jamais. Elle trébucha sur la boîte de conserves, faillit tomber et l'écarta d'un coup de pied sans lui accorder un regard. Après cela, les préoccupations de Tandy devinrent imprévisibles. Elles pouvaient être une fraternité de sang, comme ses liens avec sa poupée Luby Cindy ; elles pouvaient être des passions brèves, comme pour Freddy. Concernant le brownie... il y eut ce qu'on pourrait appeler un phénomène d'osmose, une pénétration insensible. Un beau jour, on s'aperçut que, depuis un temps indéterminé, l'intérêt de Tandy s'était concentré peu à peu sur le pantin, à la manière d'un satellite qui décrit une orbite autour d'une planète. Et lorsque ce satellite s'appelait Tandy, c'était le cosmos tout entier qui devait tourner avec lui, sous peine de devoir rendre des comptes à ladite fillette.



Parler d'orbite nous ramène au sujet de la Condition errante. Aucun autre terme ne peut nous satisfaire et même celui-ci manque de précision. C'était... de la matière ; mais de la matière dans un tel maelström et à ce point imprégnée de tension que le terme Condition est encore moins impropre que Chose. Elle avait été créée à l'endroit où elle était utile à ses créateurs, et on peut dire qu'elle possédait une vie propre bien qu'elle n'en ait pas fait usage pendant plusieurs centaines de millions d'années. Par une coïncidence aussi improbable que l'existence du lecteur de la présente histoire ou d'un monde sur lequel la lire, la Condition errante se trouva voguer de compagnie dans l'espace avec la sphère à la surface d'or, devenue satellite artificiel. Elle entra en contact avec un emplacement de quatre microns sur huit, sur ladite sphère, le pénétra et se retrouva partie intégrante d'une matière organique — un virus séché et gelé et deux bactéries enkystées. Elle disséqua et utilisa ces dernières. Elle activa le premier, mais d'une manière si intense et si radicale que sa génitrice aminée n'aurait jamais pu le reconnaître. La Condition devint alors une Chose (sans toutefois perdre son caractère conditionnel), se scinda et se divisa. Et se divisa encore. Et la Chose s'arrêta là, car elle avait épuisé ses réserves d'une substance d'un caractère trop technique pour qu'il soit besoin de la mentionner ici, mais aussi nécessaire que le nombre. Telle était la nature de cet organisme qu'une fois devenu vivant, il devait nécessairement croître, mais s'il ne pouvait croître, il devait cesser de se diviser, et s'il cessait de se diviser, il devait subir un cycle des plus compliqué s'étendant sur des millénaires avant de redevenir une simple Condition errante.

Faute de pouvoir renouveler ce cycle, il était condamné à mourir.

Par des procédés connus de lui seul, il se glissa par les interstices de l'or, établit ses quartiers dans la sphère, fureta de-ci de-là, effectua des tests et enfin s'arrêta.

Il reporta ensuite son attention sur cette autre sphère, énorme, celle-là, qui gravitait au-dessous de lui, et qui était la planète Terre.

À un moment donné — cela se passait au début du printemps, mais Tandy aurait été bien en peine de préciser la date exacte —, elle procura une demeure au brownie. Il s'agissait en fait d'un vieux panier en osier autrefois utilisé pour la pêche, découvert par elle derrière le garage. S'il est une chose qu'on apprendrait vite au contact de Tandy, c'est que les objets étaient ce qu'elle voulait qu'ils soient. Si vous aviez votre opinion sur le sujet, elle la considérait comme nulle et non avenue. Il y avait d'ailleurs une certaine logique dans son attitude, car l'objet incriminé ne tardait pas à perdre sa personnalité originelle pour se plier à sa volonté.

Elle l'installa contre le mur de derrière le garage, sur le sol bosselé qui séparait cette paroi du vieux mur de clôture, sous l'abri du hangar — car en prévision de l'arrivée d'un second véhicule qu'on espérait se payer un



jour, on avait édifié un appentis sans maçonnerie. C'était un endroit agréable, à la fois couvert et en plein air. Elle planta une rangée de piquets devant le panier, sur lequel elle disposa une planche de contreplaqué qu'elle avait découverte dans les rebuts. L'ensemble constituait un modèle réduit de l'appentis, mais petit à petit elle y ajouta des murs. Ceux-ci furent faits au début avec du carton. Le panier était la chambre à coucher et le reste, la salle de séjour.

À Pâques, elle conserva soigneusement le petit panier contenant les œufs traditionnels et ce fut le lit. Chaque matin elle levait le brownie, et chaque soir elle le couchait. En fin de semaine il faisait la sieste.

Elle le nourrissait.

Tandy possédait une petite table — non pas une boîte à fromage plus ou moins aménagée, mais une vraie table... à la mesure du pantin. Sur la table, des coquillages en guise d'assiettes, et pour verre, une cupule de gland. Un flacon pharmaceutique jouait le rôle de vase à fleurs, qui demeura toujours garni dès le printemps. Mais elle n'avait pas attendu ce moment pour gaver le brownie de glaces à la neige, de flocons d'avoine à la sciure de bois, de beefsteaks de champignons et de pain en bois. Elle lui parlait sans cesse et parfois avec sévérité. Et, de la manière discrète qui était la sienne, elle passait tout son temps libre en sa compagnie.

Nul ne remarqua particulièrement son manège en mars et durant une bonne partie d'avril, si ce n'est pour se féliciter de sa sagesse. Une minute passée en tête-à-tête avec le brownie, c'était une minute sans gémissements, jérémiades, sanglots, hurlements ou appels au secours. Il y avait, bien entendu, des instants qu'il fallait passer loin du brownie. C'était en grande partie à l'école qu'ils s'écoulaient.

L'école, c'était bien sûr la maternelle, où Tandy passait un temps qu'elle estimait d'une longueur exagérée. La maternelle retenait ses pensionnaires de neuf heures à trois heures de l'après-midi ; malgré la sieste qui succédait au déjeuner, beaucoup de parents trouvaient cette épreuve trop longue pour des bambins de cinq ans. C'était peut-être l'opinion de l'institutrice. C'était en toute certitude celle de Tandy. Son premier bulletin ne fut guère satisfaisant. Le second le fut encore moins. Ni l'un ni l'autre ne l'était assez pour causer de l'inquiétude, mais les parents furent choqués que les notes soient si mauvaises sous certains aspects. En regard de *Parle clairement et distinctement*, la maîtresse avait inscrit « à peine » ; et en face de *Distingue sa droite de sa gauche* : « rarement ». Les parents se regardèrent avec stupéfaction ; le père s'écria : « Ce n'est pas possible ! » et la mère : « Il ne s'agit sûrement pas de Tandy. Elle a dû se tromper de bulletin ! »

Ce n'était pas le cas, comme elle le découvrit au cours d'une visite à la maîtresse.



Elle entra dans l'école comme une lionne, en sortit contrite et pleine de reconnaissance pour la magnanimité de la maîtresse. De nouveau (Robin lui avait fait éprouver semblable mésaventure sur un autre sujet), elle avait appris à ses dépens — avec un sourire amusé peut-être, mais aussi de l'amertume — à quel point on connaît peu ses propres enfants. Car, documents à l'appui et avec une précision qui ne laissait aucune place au doute, la maîtresse avait fait la description d'une Tandy qu'on n'avait jamais vue à la maison — une Tandy rebelle, têtue, paresseuse, désobéissante, et, chose incroyable entre toutes, s'exprimant constamment en un langage infantile ; l'aptitude de la maîtresse à discerner ce qui se cachait sous la surface, sa certitude que l'enfant n'était pas en réalité aussi mauvaise qu'elle le paraissait, n'améliorait en rien la situation, car il devint manifeste que Tandy confondait sa droite avec sa gauche ou s'exprimait comme un bébé de manière délibérée, et que si elle s'abstenait de se moucher ou de se laver les mains, ce n'était pas manque de mémoire, mais bien parce qu'elle suivait sans faiblir la ligne de conduite qu'elle s'était tracée.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans son cas, c'est qu'elle ne se laissait jamais entraîner à des excès justifiant une punition. Jamais on ne l'avait mise au piquet. Elle savait s'arrêter à la juste limite de l'outrance. Elle était les pieds qui traînent, la dissipation supportable, la mauvaise volonté qui demeure en deçà du point critique.

Les parents, attristés, tinrent entre eux des conciliabules auxquels ils la convièrent par la suite et obtinrent pour toute réponse à leurs « *Pourquoi ?* » des « *J'ai juste...* » accompagnés d'exaspérants haussements d'épaules, d'yeux levés vers le ciel et de tapotements des mains sur les jambes, en une répétition exacte des gestes familiers de la mère, ce qui, on l'avouera, était d'autant plus irritant.

Tant et si bien que le père, qui sentait enfin la moutarde lui monter au nez, avait braqué un index interminable sur Tandy et déclaré : « Bon, puisque c'est comme ça, plus de brownie. »

L'analogie de la catastrophe du Sahara se rapporte à l'accident survenu à un bombardier B-17 dans le désert. Contrairement à d'autres tragédies du même genre, celle-ci finit bien. Voici pourquoi : l'équipage ne tenta pas de traverser le désert en groupe mais se contenta d'envoyer un homme chercher du secours. Le fait significatif, c'est qu'il emporta non seulement une boussole, mais encore la presque totalité de la réserve d'eau. Ses compagnons fixèrent les rations à trois cuillerées quotidiennes et demeurèrent dans une immobilité quasi complète, enfouis dans le sable, à l'ombre du fuselage. Il en fut de même pour l'organisme qui avait pris place sur le satellite doré. L'un de ses composants reçut mission de s'écouler patiemment jusqu'à l'extrémité d'une des antennes ; puis, par des



procédés connus de lui seul — comme nous l'avons déjà dit en effet, il était pourvu de tensions internes soigneusement entremêlées —, il tendit l'antenne en arc, la relâcha et projeta dans le vide, dans la direction opposée au mouvement orbital, cet infinitésimal grain de substance. Ce dernier suivit le satellite pendant longtemps tout en s'écartant peu à peu de sa trajectoire, et finit par se perdre dans l'immensité scintillante. Mais il n'emportait qu'une fraction de la substance organique à la disposition de l'ensemble. Trois autres parties restaient en léthargie, attendant, dans une immobilité totale, la vie ou la mort. Le quatrième retomba sur la Terre et cette chute dura un temps qu'il ne nous est pas permis d'apprécier faute de données suffisantes...

Il y a deux théories pour l'éducation des enfants : l'une qui consiste à donner (claques ou bonbons, suivant le cas), l'autre à reprendre. Le père penchait nettement pour cette dernière lorsqu'il était irrité. Dans les cas extrêmes, un enfant peut apprendre à ne jamais manifester de préférence pour une chose plutôt qu'une autre, afin de ne pas fournir des verges pour le battre à l'adversaire. Mais les choses n'en étaient pas là. Surtout à cause du caractère de la mère, qui méprisait de tels procédés et dont les réactions étaient pour le moins rapides. Voyant le visage consterné de Tandy à l'énoncé du verdict : « Plus de brownie ! », elle avait ajouté : « ... si tu continues à faire la vilaine ». Et dédaignant la protestation rageuse du père, elle avait poursuivi : « Va en parler avec le brownie. »

Tandy obéit, laissant ses parents se donner mutuellement des conseils sur la meilleure façon d'éduquer les enfants, et eut une longue conversation avec le pantin ; ce fut peut-être là le véritable commencement de tout.

Car elle avait beaucoup travaillé pour ce brownie. Maintenant, pour la première fois, elle lui donnait clairement à entendre qu'il y avait des choses à faire pour elle.

Si la situation évolua en classe, ce ne fut pas tout de suite apparent à la maison. Rien n'y changeait. C'est-à-dire que le temps passé auprès du brownie était autant de gagné sur celui réservé aux jérémiades, aux trépignements et aux batailles homériques avec Noëlle et Robin.

Un matin, la mère étendit du linge ; étant face au garage, elle trouva l'occasion opportune pour voir où en était l'installation du brownie. Il y avait quelques semaines qu'elle ne lui avait pas rendu visite. Elle se souvenait vaguement que les murs de carton avaient été remplacés, et elle savait que le petit vase était alors garni de violettes, de primevères et de boutons d'or. Elle se souvenait aussi d'un jour où elle avait retourné son nécessaire à coudre et le tiroir fourre-tout de la cuisine, remis de l'ordre partout et fait cadeau d'un assortiment de chiffons et de brimborions à Tandy pour son brownie. Jadis, l'enfant se serait précipitée sur un pareil trésor avec un cri



de joie strident, battue féroce avec ses frère et sœur pour la possession du moindre bout de ruban, d'un vieux bouchon, d'une vieille tétine à poupée, avant de les éparpiller au cours des deux heures suivantes à travers la maison et la cour. Mais cette fois, elle avait étalé tout le paquet sur la table de la salle de séjour et, en quelques rapides allées et venues de ses petites mains prestes, elle avait sélectionné le manche d'un casse-noisette brisé, l'anse d'un pot en porcelaine, un petit écheveau de fil de laine et nylon bleu pâle et une vieille poignée de porte en bronze. « Voilà de quoi il a besoin », avait-elle dit. « C'est tout ? » avait demandé la mère, étonnée. Tandy avait répliqué, imitant à s'y méprendre l'intonation de son père : « Qu'est-ce que pourrait faire un brownie de tout ce bric-à-brac ? » Ce n'est pas tant la modestie de ses besoins qui avait surpris la mère, mais la certitude absolument dépourvue d'hésitation avec laquelle la fillette avait fait son choix.

C'est en pensant à cet épisode que la mère contourna le garage et aperçut la maison du brownie.

Le vieux panier à pêche constituait toujours la chambre, mais on avait considérablement modifié le reste de la structure. Le carton des murs avait été remplacé par du bois — des bouts de planchettes du cellier — et, puisque nul travail de charpente n'avait été exécuté pour ou par Tandy, sa mère conclut que le sol rocailleux avait été laborieusement et soigneusement creusé à des profondeurs variables pour obtenir un alignement régulier des petites planchettes. D'un côté, deux fenêtres carrées avaient été découpées et recouvertes de cellophane en guise de vitres ; de l'autre, se trouvait une ouverture plus large en forme de baie. Le toit, toujours constitué par une feuille de contreplaqué trouvée au rebut, avait été recouvert d'une couche de terre sur laquelle on avait déposé de la mousse vivante qui formait un tapis brillant et duveté.

La mère s'agenouilla pour regarder l'intérieur. Le sol de la petite maison disparaissait sous une poudre d'un blanc aveuglant. Elle en prit une pincée, la renifla, la goûta sans parvenir à l'identifier ; elle interrogerait Tandy plus tard. La table était recouverte d'une nappe qui avait autrefois fait partie d'un chiffon à déboursoier, provenant lui-même d'une vieille robe de la mère ; d'une propreté irréprochable, elle semblait même avoir été repassée. Elle était disposée de telle manière que les bords effilochés se situaient à l'abri des regards. Sur la table, le flacon pharmaceutique garni d'eau claire jusqu'à moitié, dans lequel était plantée une fleur unique : un effet simple, de bon goût, d'un style presque japonais. Un peu plus loin, la chambre à coucher panier-de-pêche, avec une commode ovale (en dépit de la toile nette qui le recouvrait, elle reconnut les lignes d'une boîte de maquereaux au vin blanc renversée) que surmontait le petit miroir qui se trouvait à



l'origine dans le calepin de Tandy. Devant le meuble, une jolie petite chaise ronde faite d'un morceau de carton collé sur une grande bobine de fil vide, couverte aussi d'un morceau de tissu semblable à celui qui ornait la comode. Dans le lit, le brownie.

La mère dut se coucher presque à plat-ventre pour distinguer ce qui garnissait l'oreiller et qui était si blanc et si fin. Une matière de luxe, en effet : des pétales de cornouiller. Le pantin recouvert d'une courteline (elle ne pouvait se résoudre à l'appeler un vieux dessous de pot) dormait.

Elle eut un rire intérieur. Comment ces yeux ronds et peints auraient-ils pu paraître ouverts ou fermés ?... Regardant mieux, elle crut les voir ouverts. Elle faillit dire : « Excusez-moi ! » et rougit bel et bien d'avoir troublé son sommeil. Elle recula en secouant la tête et se releva.

Entre elle et le vieux mur de clôture se trouvait habituellement un tapis de mauvaises herbes. Il ne fallait pas rêver d'un jardin ni d'une pelouse sur ce sol rocailleux. Pour obtenir la pelouse de devant, il avait fallu faire venir de la terre de l'extérieur. Et pourtant...

Pourtant le petit terrain était maintenant planté : une rangée de soucis entre la maison du brownie et l'ex-étendue de mauvaises herbes. Et de là jusqu'au mur de clôture, une plante vert foncé, basse, arachnéenne, en rangées. Elle ne la reconnut pas : une mauvaise herbe, donc.

Médusée, elle regagna son intérieur.

Des incidents eurent lieu à l'école ce jour-là ; Robin rentra sanglant et triomphant.

La mère avait bien l'intention de parler du brownie, mais il s'écoula un certain temps avant que s'en présente l'occasion. Il apparut qu'un « grand » avait entonné le chant : « Je vois la culotte de Tandy » ; Robin l'avait boxé et s'était fait copieusement rosser pour sa peine. Le surveillant s'était interposé et, bien que battu, Robin était rentré chez lui fier comme Artaban, accompagné d'une Tandy béate d'admiration.

La mère partageait les deux sentiments. C'était la première fois que Robin avait affronté les coups pour défendre sa sœur. Après un interrogatoire, un contre-interrogatoire et le démêlage de l'écheveau embrouillé nécessaire pour tirer d'un enfant un récit cohérent, ainsi qu'une conversation téléphonique embarrassée avec les parents de la partie adverse, elle se retrouva seule, non avec Tandy, mais avec Robin. Tandy s'était échappée pour retrouver le sujet de ses préoccupations derrière le garage.

« Robin, je n'aime pas les bagarres, mais je dois te féliciter pour la façon dont tu as pris la défense de ta sœur.

– Oh ! c'était normal », dit Robin, sans remarquer que la mère de celle qu'il traitait le plus souvent de rapporteuse, de râleuse et de pleurnicheuse...



que la mère de cette petite peste se laissait, bouche bée, tomber sur une chaise.

Elle y était toujours, essayant de recouvrer ses forces alors que Robin pédalait déjà à toutes jambes sur sa bicyclette, lorsque Tandy entra, vacillant sous un chargement de linge propre. La mère bondit pour l'aider à ouvrir la porte, puis dut de nouveau se rasseoir. « Tandy !

– Tout était sec, maman, alors j'ai pensé qu'il valait mieux rentrer le linge.

– C'est vrai, dit la mère faiblement.

– Maman... »

Elle se préparait à demander quelque chose. Même s'il s'agissait d'un diadème de brillants, elle le lui procurerait, dût-elle pour cela commettre un assassinat. « Oui, ma chérie.

– Maman, tu voudrais m'apprendre à mettre la table ? Je pourrais le faire tous les jours pendant que tu prépares le dîner. »

Ainsi la mère oublia-t-elle de lui poser des questions à propos du brownie.

Elle y pensa maintes fois par la suite, mais retourna rarement voir la petite maison — la faute, peut-être, au ridicule embarras qu'elle avait éprouvé en surprenant le pantin dans son lit. Toutefois, un après-midi, se remémorant la netteté de la petite table, de la chaise, de la commode et du miroir, sans parler du parquet éblouissant (quelle était cette poudre, au fait ?), il lui vint à l'esprit que les trois ans de Noëlle trouveraient cette installation irrésistible. Elle frissonna à l'idée de l'enfant rampant avec ravissement dans le petit édifice, labourant le sol blanc, s'appuyant trop lourdement sur la table-boîte-de-fromage, saccageant le toit de mousse. « Noëlle...

– ... ?

– Noëlle, il faudra faire très attention à la maison de Tandy, hein ? Tu ne voudrais pas aller y jouer sans qu'elle t'y invite ? »

Noëlle secoua gravement son casque de courtes boucles. « J'ai pas le droit ! »

La mère inclina sa tête de côté et considéra l'enfant. Il y avait un certain nombre de choses que Noëlle n'avait pas le droit de faire, tout en les faisant néanmoins... « Tu me promets de ne pas y aller seule ?

– C'est pas permis », dit Noëlle avec emphase. La mère pensa alors : (a) qu'elle appréciait la méthode de Tandy si elle donnait de tels résultats ; (b) que, néanmoins, ça ne l'empêcherait pas de tenir l'enfant à l'œil.

Dix jours plus tard, elle eut la preuve qu'il n'était pas nécessaire de monter la garde devant la maison du brownie. C'était un samedi. Le père était là, Robin se promenait à bicyclette, et Tandy, heureuse comme une reine, travaillait derrière le garage. Le père, qui se trouvait sur le devant, demanda : « Sais-tu où est passé la griffe de jardin ? »

► Rêves cybernétiques

• Francis Valéry est un drôle de loustic. Qui, lorsqu'il ne collabore pas à *Bifrost*, ou s'efforce d'informer votre serviteur (qui le tanne) quant aux avancées de son roman SF en cours, se pique de faire revivre **Cyber-Dreams**, revue d'importance qu'il anima (avec Sylvie Denis) à travers douze livraisons échelonnées entre 1994 et 1998 aux éditions DLM — une époque de désert éditorial, où la revue en question faisait souffler un vent nouveau, notamment en provenance d'outre-Manche, et d'une autre revue, *Interzone*. Bref, en 1998, *CyberDreams* disparaissait. Pour réparaître aujourd'hui sous la forme d'un fanzine pur jus agrafé central de 48 pages pour le rédactionnel (en lieu et place du support élégant de l'époque), alourdi d'un CD glissé dans une pochette transparente collée sur la 3^e de couverture. L'idée est simple : le papier pour le paratexte, le CD pour les nouvelles (exclusivement francophones) lues par leurs auteurs (ou pas) et enrichies d'accompagnements musicaux. Or c'est là que le bât blesse, en ce qui me concerne : les

textes lus, qu'ils soient ou non enrichis de musique, ça me gonfle assez copieusement. Du coup, je ne puis rien vous dire des nouvelles en question, signées Claude Ecken, Sarah Pierre-Louis, Denis Soubieux ou Boris Darnaudet. Pour le reste, le rédactionnel s'articule autour d'un long article un peu fourretout au titre pompeux où FV parle pas mal de lui, de cryptozoologie, de bouddhisme, du « Réel » et de « l'Envers du Monde ». Suit un article érudit du même FV sur « Les "Capitaines de l'Espace" dans la BD de SF des années 50 ». Une rubrique sur la musique — « Tracks » — signée d'un certain MountainMan. Un long article laudateur sur **Le Fini des mers** de Gardner Dozois paru dans la collection « Une heure-lumière », par Laurent Greusard. Un petit historique de l'histoire de *CyberDreams* où FV reparle de lui, puis un topo sur les auteurs et collaborateurs. Bref, c'est bordélique, érudit, un poil autocentré, mais d'un ton globalement agréable et léger. Pour les curieux, et plus si affinités, on envoie 10 € (+ 3,30 € de frais de port), chèques à l'ordre de Francis Valéry, à : Francis Valéry, 3 lieu-dit Le Canton, 33600 Cubnezais.

« JE DÉPENSE DONC JE SUIS. »

**LE MONDE SELON
JEAN BARET.
L'ÉVÈNEMENT SF
DE LA RENTRÉE.**



Bonheur™
Postface du philosophe
Dany-Robert Dufour
340 pp. 19,90 €
En librairie depuis
le 13 septembre 2018

Éditions du Béliat' – revue Bifrost
50, rue du Clos – F-77670 Saint-Mammès
www.belial.fr



This is the

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béalial'
Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint-Mammès, France
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02
email : revuebifrost@gmail.com
site : www.revue-bifrost.fr – blog : <http://blog.revue-bifrost.fr>
Directeur de publication : Philippe GADY
Rédacteur en chef : Olivier GIRARD
Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI
Comité littéraire :
Pierre-Paul DURASTANTI, Olivier GIRARD et Erwann PERCHOC

Ont collaboré à ce numéro :

Maëlle Alan, Étienne Baillier, Bertrand Bonnet, Philippe Boulier, Pierre Charrel, Thomas Day, Thierry Di Rollo, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Romain Étienne, Frasier, Nicolas Fructus, Philippe Gady, Raphaël Gaudin, Karine Gobled, Théo Guillot, Éric Jentile, Olivier Jubo, Gérard Klein, Frédéric Landragin, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Sam Lermite, Jean-Pierre Lion, Org, Bruno Para, Erwann Perchoc, Quarante-Deux, Michael Roch, Alain Sprauel, Theodore Sturgeon, Francis Valéry, Cid Vicious, Paul Williams, Nicolas Winter.

Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

Remerciements :

À Laure Afchain, qui rejoint le bateau (ivre) ; à Erwann Perchoc, qui a fait un super-job sur la traduction du texte de Mister Williams ; à Ellen, qui a scanné tout ce qu'elle pouvait, et elle pouvait beaucoup ; à Pierrot Durastanti, qui a ratissé large sur ce dossier Sturgeon (et pis sinon, il boude !) ; à ma gueule, qui a bouclé pendant huit jours comme un malade (ouais, c'est comme ça) ; à Harlan Ellison, petite teigne magnifique comme on les aime et immense auteur ; à Las Patatas Espantadas, à fond les ballons ; à Pierre Lenclud, preuve vivante que les agents littéraires ne sont pas tous d'immondes tiques gavées du sang du forçat de l'Imaginaire ; et à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par Trou Duc, Mac G4 de son état, et son disque dur de 80 Go nommé Plein-la-Tronche, grâce auxquels l'essentiel des Bifrost ont à ce jour été réalisés, vieux compagnons partis rejoindre Steve Jobs au paradis de l'informatique le premier week-end de bouclage...

Dépôt légal : octobre 2018

Commission paritaire 0518K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN Papier 978-2-913039-89-6

ISBN PDF 978-2-84344-853-9 / ePub 978-2-84344-854-6

v 1.0.1 - 16/11/2018

Bifrost est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (il est l'Or mon seignOr, l'Or de nous aider...).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs.

Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.

(Même si on les lit quand même avant, surtout si c'est des nouvelles !)

Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béalial' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.

Quiconque lit la présente ligne sait qu'on a besoin d'un Mac de toute urgence ; on accepte chèques, Paypal, PayPal, liquide (même sans alcool), CB, Mac Pro...

